Ami du Clergé du 16 janvier 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Une Mission paroissiale. — III. Le zèle, 33.
Pour la fête de la Conversion de S. Paul. — Historique et leçons, 37.
Pour la Purification. — I. Le symbolisme des cierges, 39. — II. Le glaive de douleur, 41.
La prédication des choses qui nous entourent. — 3. Les chemins, 43. — 4. Les champs cultivés, 44.
Cinq minutes d'Evangile. — X. 3e *Dim. après l'Epiphanie :* La lèpre et le péché, 45.
Aux Enfants de Marie. — XXXIV. Le sentiment du devoir, 46.
Allocutions de mariage. — I. Pour des noces d'or, 47.

UNE MISSION PAROISSIALE

III

LE ZÈLE

Nul ne saurait trop faire pour le service de Dieu. Faire plus que ce qui est strictement prescrit.

I. — *Les fausses apparences de zèle :* l'hypocrisie qui cache des vices ou des intérêts sous des apparences généreuses ; le zèle inconsidéré, imprudent, inconstant ; le zèle dangereux de ceux qui dépassent leurs attributions ou négligent la discipline.

II. — *Le véritable zèle.* Sa nature, ses caractéristiques : il n'est inspiré par nulle considération personnelle, mais exclusivement par un motif surnaturel ; il pratique le sacrifice, l'obéissance et la prudence ; il participe à toutes les vertus. Son double but : la gloire de Dieu et le salut des âmes.

III. — *Le zèle pendant la Mission :* son opportunité particulière en ce moment ; zèle collectif et zèle particulier ; comment le manifester : par la prière, les communions, les mortifications, les bonnes œuvres offertes à Dieu. L'action individuelle : sur qui, ses différentes tactiques.

Il faut se dévouer autant que possible pour faire du bien à son prochain en vue de Dieu.

Mes bien chers frères,

Le Dieu qui nous a tout donné a le droit, en retour, d'exiger quelque chose de nous. Il est, d'ailleurs, loin d'abuser de son autorité sur nous : que nous impose-t-il, en effet ? Quelques restrictions à nos désirs dangereux, quelques observances positives, le respect de la justice et, par-dessus tout, un peu de charité. Il n'est point de volonté qui ne puisse se conformer à ce programme.

Mais croyez-vous qu'une obéissance stricte, parcimonieuse, qui semble se résigner à regret, soit digne de l'amour immense de Jésus, digne même de notre âme haute et chrétienne ? Cela peut suffire, à l'extrême rigueur, pour échapper à la damnation. Cela suffit-il à nous contenter nous-mêmes et à satisfaire le cœur aimant de notre Dieu ?

A côté des préceptes rigoureux, absolument obligatoires, le Seigneur nous propose une série de conseils, nous offre, sans nous y contraindre, des perspectives de vie plus sainte et plus élevée, de dévouement, d'abnégation. N'hésitons pas à lui répondre par une acceptation pleine de courage. Nous ne saurions trop faire pour lui ; de plus n'est-il pas juste, n'est-il pas bon que, par delà l'observance de ses commandements, nous consacrions au bon Dieu un peu plus de notre activité, une plus large part de nous-mêmes ? Ses bontés l'ont mille fois mérité et c'est d'ailleurs travailler à notre propre intérêt que de déployer tout notre zèle à son service.

I

En apparence, il ne manque pas de gens qui affectent un grand dévouement à la cause de l'Eternel. La plupart, certes, sont sincères. Mais on est bien forcé d'avouer que, parfois, d'austères ou brillants dehors cachent des sentiments assez vains ou même complètement méprisables. Or ce qui compte aux yeux de celui qui scrute les consciences, ce ne sont pas les actes extérieurs, mais l'intention qui les anime.

I. — Nous rejetterons d'abord, ainsi que le fait Dieu lui-même, *le zèle menteur* de ces personnes qui cachent sous un voile de ferveur des calculs foncièrement mauvais. Il y a — rarement je le veux bien — une hypocrisie de ferveur, comme il y a une fanfaronnade de vice. Tel marchand est un pilier d'église, fréquente les moindres offices uniquement parce que les hasards du commerce l'ont amené à vendre des objets de piété ou à se faire une clientèle dévote. Que les circonstances, demain, lui donnent la gestion du cinéma ou du dancing le plus scabreux, et c'en sera aussitôt fini de sa foi. On a vu plus d'un homme public se lancer dans l'action catholique pour conquérir, dans des régions fidèles, une écharpe de parlementaire, et glisser ensuite jusqu'à l'extrême-gauche lorsqu'il s'est senti sûr de son siège ou lorsque le vent a soufflé d'un autre point de l'horizon.

La race de Tartuffe est immortelle : elle n'en est pas moins infâme pour cela. On a eu beau dire que « l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu » ; cet hommage n'a rien de méritoire, il n'est qu'une dérision et un blasphème. L'intérêt, l'ambition, la vanité, toutes les passions les plus honteuses peuvent se couvrir du manteau de la sainteté ; elles restent pourtant ce qu'elles sont : des choses viles et mauvaises. Les attitudes affectées, les parades de dévouement peuvent égarer l'opinion des hommes ; elles sont impuissantes à tromper le Juge infaillible qui les châtiera un jour.

II. — Vous me direz que de pareils cas sont rares. Espérons-le. Mais demandons-nous, néanmoins, si même dans des âmes assez droites *les préoccupations malsaines* ne se mêlent pas quelquefois au souci des œuvres de Dieu. Cela se fait d'une façon obscure et confuse, cela se fait inconsciemment peut-être. Mais il arrive que, même chez d'honnêtes gens, le bien et le mal se partagent, à des degrés variables, l'initiative de nobles actions qui paraissent être faites uniquement pour le Seigneur. Il est, par moments, difficile, en cherchant la gloire de Dieu, de négliger sa propre gloire ; on peut seconder les avantages de

la religion tout en consolidant sa fortune ; l'ivraie se mêle sans cesse au bon grain et il faut que les meilleurs eux-mêmes soient continuellement en éveil pour sarcler le champ de leur âme et ne pas se laisser surprendre par les faiblesses de leur nature.

III. — Méfions-nous encore du *zèle humain* qui se croit inspiré par le ciel. Cette erreur-là n'est que trop fréquente : on prend un besoin vulgaire d'agitation pour le désir de mieux servir Dieu. N'y a-t-il pas, dans les œuvres et les organisations catholiques, un certain nombre d'excellentes personnes qui font un peu le bien pour le bien, certes, mais qui le font aussi pour créer une diversion à la monotonie de leur existence provinciale et retirée ?

Elles se reconnaissent aisément à ce fait que leur zèle, trop naturel, trop peu nourri de la grâce d'En-haut, s'inspire plus de vues humaines que de saintes considérations. Il faut que l'œuvre réussisse et qu'elle fasse parler d'elle, en dépit de l'éternel principe que les œuvres les plus fécondes sont les plus humbles, celles qui procurent davantage d'humiliations et de déboires. Que d'imprudences sont commises pour donner du relief à une organisation à laquelle on s'est trop sensiblement attaché ! Que d'erreurs de tactique, se résolvant bientôt en échecs imprévus !

Le zèle imprudent veut, sans doute, être agréable au Seigneur ; acceptons volontiers que son intention soit pure et droite. Mais il ignore les voies mystérieuses de la Providence ; il n'a pas étudié assez la volonté secrète du Très-Haut ; il néglige de sonder les obstacles, d'analyser les moyens de vaincre ; il part à l'aventure, se fiant trop à ses propres forces et ne comptant pas assez sur l'indispensable secours, celui des cieux.

Les résultats, souvent, ne se font guère attendre. Ce zèle imprudent, inconsidéré, manque de ténacité et de persévérance. Au premier ennui, il s'afflige ; au second, il se décourage ; au troisième, il désespère. Il abandonne l'entreprise à peine ébauchée pour en entamer une autre et puis une autre encore, et l'œuvre de Dieu reste en suspens. Que d'exemples on pourrait citer de sociétés pieuses effondrées, d'initiatives heureuses avortées parce qu'il leur a manqué, à la base, l'humilité, le renoncement, l'entêtement sacré dans l'effort et surtout la confiance en Dieu !

Si l'on a parfois, malgré tout, réussi, au moins provisoirement, que vaudra, devant le Seigneur, la peine que l'on se sera donnée ? Le mot terrible de l'Evangile monte, quoi qu'on fasse, à nos mémoires : « Ils ont reçu leur récompense. » (Math., VI, 5). Quand le zèle n'est pas surnaturel, il ne saurait avoir — et rarement encore — que des apparences de triomphe : il ne fera pas du bien réel.

IV. — Une autre apparence de zèle à redouter, c'est celle qu'affectionnent ces braves gens, bien intentionnés, qui ne savent *ni rester à leur place ni se conformer à une règle*. Ils ne se doutent point que Dieu veut l'ordre en toutes choses, car il est lui-même la splendeur parfaite de l'ordre. Ils trouvent toujours trop étroit le champ que le Maître leur confie et ne se considèrent comme heureux que lorsqu'ils peuvent cultiver le champ des voisins, sans se demander si leur intervention inopportune ne produira pas d'irrémédiables dégâts. Ils vont facilement plus loin encore et substituent sans scrupule leurs théories personnelles aux directives autorisées qui devraient régir leur action.

Presque tout le monde, en France surtout, est, par tempérament, enclin à une certaine indiscipline. Mais la discipline est la force principale, non seulement des armées terrestres, mais surtout de l'armée du Seigneur. Et d'ailleurs toute la vie d'un chrétien ne doit-elle pas être consacrée à purifier, à sanctifier son tempérament et sa nature ? Le ciel ne nous aidera, dans nos œuvres de zèle, que si nous commençons à nous aider nous-mêmes, en élaguant les moindres défauts qui pourraient s'opposer à la réalisation de nos nobles desseins, aux réussites de notre apostolat.

S'il est vrai que le bien est quelquefois difficile à faire, ne serait-ce pas, notamment, parce que ceux-là mêmes qui s'y emploient le plus ardemment ne se sont pas assez préoccupés de se plier aux volontés divines, de se conformer aux règles immuables qui, seules, attirent les bénédictions d'En-haut et qu'il nous faut, maintenant, résumer.

II

I. — Le véritable zèle consiste à *négliger toute considération humaine* pour se vouer exclusivement au Seigneur. Cela ne veut pas dire qu'il faille abandonner ses devoirs d'état ou ses charges de famille. Cela signifie simplement que, lorsqu'on s'occupe de choses saintes, il faut le faire avec Dieu, pour Dieu, en Dieu. Ainsi que nous venons de le dire, cette activité qui escompte des bénéfices matériels ou moraux en s'employant au service divin, est indigne, dans une mesure plus ou moins grande, du Maître auquel nous nous consacrons. Dieu est notre dominateur absolu, notre bienfaiteur suprême, le but ultime où nous tendons ; comparés à lui nous ne sommes que le néant. Il s'ensuit donc que, quand nous travaillons pour lui, nous devons rejeter toute pensée vulgaire, nous devons nous abdiquer nous-mêmes afin de ne considérer que lui seul, que ce qui lui plaît, que ce qu'il exige.

Humainement, c'est presque impossible et nul ne songe à le contester. Mais nous pouvons obtenir du Très-Haut des secours qui dépassent l'humanité, des grâces qui domptent la nature et nous élèvent jusqu'à ces sommets d'héroïsme où l'on s'oublie totalement pour ne plus penser qu'à l'Ami divin.

Nos désirs se conforment-ils aux siens ? Nos volontés sont-elles soumises à la sienne ? Nos démarches s'effectuent-elles à son avantage ? Nos intentions, surtout, sont-elles droites, dégagées de toute affection temporelle, uniquement tendues vers Dieu ? Voilà ce qu'il importe de se demander souvent, afin de ne dévier jamais et de ne pas se laisser entraîner dans le gouffre des illusions.

II. — Le vrai zèle est *surnaturel* : c'est l'esprit du ciel qui l'éclaire, qui lui fait discerner, plus

sûrement que n'importe quelle science de ce bas monde, les écueils et les pièges à éviter, les entraves à rompre, les ingénieuses inventions à découvrir, les énergies vigoureuses à employer afin d'arriver au but proposé. Tant de sagesse nous dépasse, et le ciel même n'aime guère à nous la concéder pour rien. Il exige ordinairement que nous la payions de la monnaie surnaturelle, du prix qui, seul, a cours dans l'au-delà : je veux dire de sacrifices et d'abnégation.

Jésus lui-même n'a sauvé la terre qu'en s'immolant ; il était pourtant parfait, souverain, Dieu. A plus forte raison, nous qui ne sommes que péché et misère, si nous voulons nous faire sauveurs d'âmes, devrons-nous verser au Seigneur la rançon de nos frères rachetés. Et cette rançon, ce seront les petits sacrifices quotidiens, les humiliations saintement acceptées, les mortifications, les privations joyeusement consenties, provoquées même, afin que l'Eternel, en échange, nous livre les cœurs hésitants que nous aurons la joie de lui dédier.

Nous immolerons notre corps par quelques souffrances volontaires ; nous immolerons notre esprit par l'obéissance — souvent si pénible et si délicate — aux ordres qui orienteront notre zèle ; nous immolerons notre vouloir en le pliant aux directives de la prudence divine ; c'est ainsi que nous mériterons de voir Dieu bénir nos efforts.

III. — Le zèle saint *participe à cette sorte d'universalité* qui est comme le cachet de Dieu sur les grandes œuvres qui lui plaisent. De même que le dévouement peut se manifester sous les formes les plus diverses, dans les milieux les plus étranges, lors des événements les plus variables, de même l'action apostolique embrasse et résume toutes les vertus théologales et morales qui sont l'essence de la vie chrétienne.

Le zèle suppose d'abord la foi, une foi sûre d'elle-même ; — car pourrait-on se dévouer au service d'un maître que l'on ignore ou dont on doute ? — il implique l'espérance, puisque sans la grâce on n'aboutit à rien et qu'on attend, pour les temps futurs, les remerciements du bon Dieu ; il s'imprègne de charité, car si l'on se dépense ardemment, c'est dans le but de plaire au Seigneur tout en rendant à ses frères le plus grand service qui se puisse rêver : celui de les rapprocher du ciel.

Le zèle est à la fois fort et prudent, juste et modéré, car sans ces qualités maîtresses il dévierait bientôt de sa route. Il met en mouvement toutes les énergies, toutes les tendances saintes de notre âme : l'humilité et la générosité, l'austérité et la douceur, en un mot tout ce qui nous élève. Et de ce principe il résulte que chaque fois que vous faites œuvre de zèle, vous faites, sans doute, du bien aux autres, mais vous vous en faites d'abord à vous-mêmes, puisque vous grandissez votre âme et acquérez des mérites nouveaux.

IV. — Quant au *but* que se propose le zèle, nous l'avons insinué déjà : il consiste essentiellement à promouvoir la gloire de Dieu. Nous ne pouvons pas nous désintéresser de ce Dieu qui nous a donné l'existence, qui nous maintient constamment dans la vie, qui nous prépare un avenir d'amour. C'est, en définitive, à lui que doivent remonter toutes nos pensées, se rapporter toutes nos actions.

Nous servirons Dieu, directement, par le zèle secret de la prière, par l'adoration respectueuse, par les demandes de grâces, par l'hommage de notre gratitude, par l'offrande que nous lui ferons de tout ce que nous possédons ainsi que de tout ce que nous sommes. D'une manière plus indirecte, mais tout aussi réelle, nous servirons Dieu en la personne des enfants qu'il s'est donné sur la terre et dont il veut assurer le salut.

Pour ce labeur surnaturel du rachat et de la sanctification des âmes, nous deviendrons les coopérateurs de la Providence. Nous multiplierons les tentatives, nous emploierons les moyens les plus variables, depuis les procédés d'ordre matériel jusqu'aux exhortations nettement morales, afin que les chrétiens qui nous entourent soient tout doucement rappelés au souci de leurs fins dernières, soient sollicités de répondre à l'amour du Seigneur. Par nous, avec l'aide du Tout-Puissant, les pécheurs seront convertis, les fidèles deviendront meilleurs. Dieu daignera nous utiliser pour ramener au bercail les brebis égarées ou nonchalantes que sollicite éternellement l'appel tendre du bon Pasteur.

III

I. — Ne vous effarez pas, m. f., de ce programme qui, à première vue, semblerait plutôt celui d'un missionnaire que celui des simples fidèles. Le zèle n'est ni un privilège ni un apanage exclusif : si les moyens qu'il emploie diffèrent suivant les situations diverses, il reste en lui-même *à la portée de tout le monde*. Chacun de nous peut y prétendre ; nul ne peut s'en désintéresser.

Si le zèle est excellent durant toute notre existence, il devient d'une opportunité singulière pendant les jours que nous allons vivre. Le temps de la Mission est celui que la miséricorde du Seigneur a choisi pour vaincre les âmes, pour les délier de leurs fautes, pour les convoquer au banquet de l'amour. C'est l'affaire du prédicateur, direz-vous ; cela est aussi votre affaire. N'éprouveriez-vous pas quelque gêne à savourer tout seuls, égoïstement, les faveurs intimes que Dieu verse, comme une grâce de choix, sur une paroisse en Mission ? Ne seriez-vous pas tourmentés par le souvenir des âmes miséreuses, inconsciemment affamées de salut, qui ne songent pas à s'unir à nous, qui n'osent pas venir avec vous près de Dieu ?

A vous, qui les connaissez mieux, d'aller chercher ces âmes ; à vous de vous faire engageants pour les décider à l'effort sauveur ; à vous de préparer les voies du Christ et d'ouvrir un chemin aux grâces de lumière. Ne sera-ce pas une chose sainte, une œuvre excellente entre les meilleures, que de seconder vos prêtres dans la tâche qu'ils assument pour l'amour de Dieu ?

II. — Pour cela, comment vous y prendre ? La Mission comporte, avant tout, ce que l'on pourrait

appeler le *zèle collectif* des fidèles. Il importe que tout le monde soit exact à nos réunions, fidèle aux exercices, afin d'entraîner les quelques hésitants qui ne résistent guère au prestige étrange de la masse. Il est également nécessaire que vous vouliez bien vous conformer, avec docilité, aux avis qui vous seront donnés, aux invitations qui vous seront faites. Il faut que l'entrain et l'enthousiasme animent, grâce à vous, grâce à vos chants, à votre concours, à votre zèle, les moindres de nos cérémonies.

Mais ce dévouement général n'exclut ni ne remplace, en aucune sorte, le *zèle individuel* et si précieux que vous exercerez au sein de vos familles, dans votre voisinage, dans votre quartier ou même dans la ville entière. Voici venus les moments sacrés où le Christ vous convie à l'œuvre des Apôtres. S'il ne vous dit pas, comme à ses amis des premiers jours : « Allez, enseignez les nations, » il vous murmure du moins : « Allez, amenez-moi les hommes ; attirez auprès de mes ministres les âmes sur qui vous avez autorité ou qui subissent votre influence ; ne laissez personne s'égarer loin de la Vérité qui passe, loin du pardon qui va venir, loin du bonheur qui frappe à vos portes. Activez-vous, dévouez-vous, afin que nul ne résiste à la grâce, afin que la paix sainte de la Mission illumine ici tous les cœurs. »

III. — Pour répondre à l'instante demande de Jésus, vous ferez, j'en suis sûr, plus que le possible. N'oubliez pas, pour mieux réussir, que l'arme victorieuse entre toutes est l'arme bénie de la *prière*. C'est en priant pour les pécheurs, c'est en priant pour les cœurs justes que vous leur ferez le plus de bien. Ni vos paroles, ni vos démarches ne peuvent égaler la puissance de la supplication que vous faites monter vers le Très-Haut en implorant de lui le salut d'une âme ; démarches et paroles, d'ailleurs, ne produisent de résultat qu'autant qu'elles sont vivifiées, surnaturalisées par l'aide céleste qui s'obtient avec de persévérantes prières.

Et parmi toutes les prières, — j'entends ce mot au sens le plus large, — il en est une qui surpasse toutes les autres, une qui force, oserait-on dire, la volonté du ciel, une qui réalise des prodiges : c'est la sainte communion. Lorsque vous possédez Jésus dans l'intimité de votre cœur, que saurait-il vous refuser ? C'est à cet instant qu'il faut obtenir de lui le rachat des criminels et le retour des égarés. Offrez, pendant cette Mission, quelques communions plus nombreuses, quelques communions plus ferventes, et Dieu se laissera fléchir.

Joignez à cela, pour mieux attendrir le bon Dieu, quelques petites *mortifications* qui lui prouveront l'intérêt que vous avez pris à sa cause. Point n'est nécessaire de songer aux actes redoutables et héroïques, aux cilices et aux disciplines : votre modeste vie de chaque jour vous apporte quotidiennement des désagréments à subir, des ennuis à supporter, des humiliations peut-être et des amertumes. Au lieu de vous fâcher de tout cela, au lieu de vous plaindre, acceptez-le avec résignation, en le dédiant au bien de telle âme. L'apostolat de la douleur est un des plus fertiles qu'on puisse rencontrer.

Il y a encore l'apostolat des *bonnes œuvres*, dont les formes sont innombrables : orner l'église du Seigneur, contribuer aux œuvres paroissiales, soutenir les écoles chrétiennes, soulager des misères timides, soigner des malades, catéchiser de pauvres enfants, n'est-ce pas se créer des titres à se faire écouter par le Seigneur ? Si vous effectuez cela, ou mille autres choses analogues, afin d'obtenir le succès de la Mission, pensez-vous que Dieu vous refusera la récompense désintéressée que vous aurez sollicitée de son inépuisable clémence ?

Votre zèle inlassable et discret saura s'adapter, avec l'appui de Dieu, aux situations les plus variées, aux circonstances les plus diverses. Vous ferez tourner les conversations banales autour du sujet de la Mission, pour y intéresser les indifférents qui vous entendent ; vous seconderez dans ses travaux une pauvre mère de famille, afin de lui créer le loisir nécessaire pour qu'elle puisse se rendre à l'église.

Est-il une épouse assez démunie de douce influence pour ne pas entraîner ici son mari qui se figurait ne plus croire ? Est-il une petite fille assez démunie de gentillesse pour ne pas y amener son vieux grand-père qui a depuis trop longtemps oublié le catéchisme ?

Les fréquentations mondaines, les négociations de famille, les affaires d'intérêt elles-mêmes, tout peut être utilisé pour arriver à cette fin : faire participer les autres à la grâce promise à tous et verser dans leurs cœurs troublés l'espoir, la certitude, la paix. Les tactiques des soldats de Dieu que vous êtes sont multiples et sont changeantes. Si nous ne pouvons les énumérer toutes, Dieu peut au moins compter sur les industries de votre zèle, sur l'ingéniosité de votre dévouement, et surtout sur la bonne volonté sainte qui anime vos ardeurs et qui est le gage du succès pour les âmes et pour le Seigneur.

* *

A l'œuvre donc, chrétiens, à l'œuvre et sans tarder : les moments sauveurs sont brefs, les heures de grâce sont comptées. N'attendez pas jusqu'aux derniers jours pour vous employer au bonheur de vos frères ; vous auriez des remords d'avoir perdu le temps que Dieu vous offre pour le faire aimer.

Puisque l'apostolat est à la portée de tous, puisque le père de famille peut se faire apôtre à son foyer, l'industriel à son usine, l'ouvrier sur son chantier, la jeune fille dans ses relations, l'enfant même dans son entourage, entreprenons, tous ensemble et dès aujourd'hui, la grande croisade des conversions. Dieu le veut et il nous bénira.

Dieu veut nous arracher à la torpeur où s'enlisait notre dévotion trop facile ; Dieu veut nous tirer de la routine où s'enfonçait notre ferveur. Dieu veut que nous bravions le respect humain, que nous surmontions les timidités lâches. Dieu veut que nous nous délivrions de notre égoïsme spirituel et que nous nous jetions au secours de nos frères. Dieu veut que nous fassions connaître sa doctrine et que nous répandions autour de nous les lumières de sa parole. Dieu veut que nous réveillions les endormis, que nous attaquions charitablement les pervers ou les

infidèles. Dieu veut que nous combattions son bon combat, que nous triomphions dans sa gloire. Qu'importent les insuccès d'un soir ou les fatigues d'une journée ? Quand on bataille pour le ciel, on ne saurait éprouver de défaites. Lançons-nous donc dans la mêlée sainte ; soyons fiers, soyons héroïques ; nous serons vainqueurs, car Dieu le veut ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA CONVERSION DE S. PAUL

(25 janvier)

HISTORIQUE ET LEÇONS

Mes frères,

En union avec toute l'Eglise, vous célébrez aujourd'hui la fête de la Conversion de S. Paul, et vous la célébrez dans ce beau sanctuaire placé sous le patronage du grand Apôtre.

Invité par votre archiprêtre vénéré à prendre aujourd'hui la parole, je ne saurais mieux faire que de vous entretenir d'un sujet si noble, en vous retraçant l'historique de cet événement et les leçons qui s'en dégagent. Daigne S. Paul bénir mes faibles efforts et, par son intercession, ouvrir à la grâce le chemin de vos cœurs.

I

Pour maintenir son œuvre sur la terre, pour propager son Evangile parmi les nations, pour étendre au loin la société qui devait être l'Eglise universelle, Notre-Seigneur avait besoin d'apôtres et de prêtres : d'apôtres continuateurs immédiats de sa mission, de prêtres qui seraient, au cours des siècles, les sacrificateurs du divin Agneau, aliment mystérieux de la vie chrétienne dans les âmes.

Ses apôtres, Jésus les prit autour de lui, en Palestine. Ses prêtres, aujourd'hui comme dans les siècles passés, il les choisit dans tous les milieux, il les appelle de toutes les régions.

Paul devait être l'apôtre des Gentils. Son élection et sa conversion sont un événement si mémorable que l'Eglise leur a consacré une fête spéciale. Rappelons-en les principales phases.

C'était en l'an 34 de l'ère chrétienne, selon toutes probabilités. Saul, — tel était le nom juif de Paul, — jeune homme de Tarse, en Cilicie, se montrait un ennemi acharné du nom chrétien, « ne respirant, nous disent les *Actes des Apôtres*, que menaces et massacres contre les disciples de Jésus-Christ. »

Tel un loup féroce et dévorant, il ravageait la nouvelle Eglise ; fort des pouvoirs qu'on lui avait conférés, il s'emparait des chrétiens et les emmenait dans les prisons de Jérusalem.

Un jour, muni des pouvoirs nécessaires par le grand-prêtre, il s'en allait à Damas chercher de nouveaux prisonniers. Il fut en route arrêté, renversé de cheval, terrassé par une force invisible et littéralement aveuglé par une lumière plus éclatante que le soleil.

En même temps, une voix du ciel l'interpellait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » — « Seigneur, répondit Saul, qui êtes-vous ? » — Et la voix d'ajouter : « Je suis Jésus que tu persécutes ; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. »

Saul, vaincu par l'apparition de Jésus et par la grâce, se soumit aussitôt : « Seigneur, demanda-t-il, que voulez-vous que je fasse ? » Sa conversion était un fait accompli. Vous savez la suite. Vous savez comment le disciple Ananie, averti de l'arrivée de Saul par Notre-Seigneur, objecta au divin Maître : « Seigneur, j'ai entendu dire à plusieurs combien cet homme a fait de mal à vos saints dans Jérusalem ; et même il est venu dans cette ville de Damas pour emmener prisonniers tous ceux qui invoquent votre nom. »

Le Seigneur rassura Ananie : « Va, lui dit-il, va trouver Saul, parce que cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom devant les Gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël, car je lui montrerai ce qu'il faudra qu'il souffre pour mon nom. »

Alors Ananie, se présentant à Saul, aveugle depuis trois jours, lui rendit la vue en lui imposant les mains et le baptisa. Inutile, n'est-ce pas ? de rappeler comment Paul devint ensuite le grand apôtre des nations, comment il termina son apostolat en l'an 67, à Rome, où il souffrit le martyre en même temps que S. Pierre.

II

Les faits ainsi remis en mémoire, voyons maintenant, m. f., les enseignements de cette conversion.

En même temps que nous en considérerons les miraculeux effets, tant sur la personne de S. Paul que sur sa parole et ses actes, nous verrons également le profit que nous en pouvons tirer pour le salut de notre âme.

I. — Et d'abord, quel changement Notre-Seigneur a-t-il opéré dans la personne de S. Paul ? Voyez-le : l'ennemi féroce du nom chrétien est devenu le plus intrépide défenseur de la nouvelle religion.

L'appel divin s'était fait entendre plusieurs fois déjà ; Saul faisait la sourde oreille ; sa rage contre les chrétiens en devenait même plus grande.

Mais l'heure de Dieu est arrivée, l'appel définitif va être lancé ; Saul répondra-t-il à sa vocation ? Il est à terre, prosterné, fasciné, saisi d'étonnement et de frayeur ; une voix lui parle : « Saul, pourquoi me persécutes-tu ? il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. »

Remarquez, m. f., cette dernière parole de Notre-Seigneur ; ne prouve-t-elle pas suffisamment que le Seigneur avait parlé à Saul plus d'une fois déjà, puisqu'il regimbait, puisqu'il résistait à son appel ?

Mais, c'est un fait, la parole de Jésus a pénétré le cœur de Saul ; sa personne est transformée en un instant ; il ne résiste plus, il n'est plus l'ennemi, il est devenu l'ami, le fidèle disciple déjà. Il va désormais suivre sa vocation.

Bel exemple, m. f. Le suivez-vous ? Répondez-vous à votre vocation ? — Etrange question, me direz-vous. — Mais non. Chacun de vous n'a-t-il pas sa vocation ? N'êtes-vous pas appelés tous à la sainteté, au ciel ? N'avez-vous jamais été tentés de

résister à Dieu ? Volontairement, non, je veux le croire. Et cependant, que sont donc vos faiblesses, vos rechutes, sinon de véritables résistances à la grâce, à votre vocation ?

Parfois, peut-être, devant le douloureux spectacle de vos misères morales sans cesse renaissantes, vous avez été pris de découragement. S'il en est ainsi, reprenez confiance. Sans vous lasser jamais, revenez à Dieu avec un cœur contrit et surtout avec la bonne volonté de S. Paul. Toujours Dieu vous pardonne et vous appelle.

Les merveilleux effets de la conversion de S. Paul nous jettent dans l'admiration et nous voudrions les voir dans les âmes de ceux qui nous sont chers. En ce cas ne restons pas inactifs, car Dieu veut notre concours. Prions avec persévérance pour leur conversion. Ayons pleine confiance dans la bonté de Jésus qui, si nous le lui demandons, insistera paternellement auprès de ceux que nous aimons comme il insista auprès de S. Paul.

Si nos prières avaient besoin d'autres encouragements, m. f., je n'aurais qu'à vous rappeler un autre exemple, non moins célèbre : celui de sainte Monique qui obtint, par ses larmes et ses prières, la conversion de son fils, aussi perverti que Saul ; et de même que ce dernier devint un grand saint, le fils de Monique, de son côté, devint l'illustre S. Augustin.

II. — Nous sommes tous appelés à la sainteté, mais, parmi nous, il y a les élus du Seigneur, ceux qu'il destine au sacerdoce.

Comment Jésus en agit-il avec eux ? Comme avec S. Paul.

En un instant, Jésus peut transformer une âme, la remplir de son zèle, de son amour ; et cependant, remarquez-le bien, en transformant cette âme, il ne lui fait nulle violence ; elle vient à lui dans un acte de volonté parfaitement libre.

Cette transformation s'est multipliée depuis S. Paul ; si vous voulez vous en convaincre, interrogez les prêtres.

Toutefois, m. f., à cet effort de la grâce vous devez apporter votre coopération.

Je m'explique. Croyez, tout d'abord, que ce n'est pas sans raison que j'appuie sur ce sujet. En notre siècle matérialisé, le rôle spirituel et moralisateur du prêtre n'est plus entouré de la considération qu'il mérite. On s'attache surtout à sa situation matérielle et, dès lors, je comprends que l'état précaire du prêtre d'aujourd'hui, du curé de campagne surtout, doive inspirer peu d'attrait aux enfants appelés au sacerdoce et moins encore à leurs parents.

Les uns et les autres hésitent ; humainement parlant, ils semblent avoir raison. Ils hésitent devant un avenir qui sera, pour le moment, rempli de privations, de sacrifices forcés. Que leur répondre ? Je me bornerai à leur montrer S. Paul.

Notre-Seigneur lui a dévoilé l'avenir de souffrance auquel il le destine ; il lui a répété ce qu'il disait jadis à ses disciples : « Rassurez-vous, je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles. » A ce tableau, Paul est-il effrayé ? Hésite-t-il ? Nullement. Fort de la promesse du Christ qui le soutiendra comme il soutiendra toujours les prêtres, il offre à Jésus toute sa personne.

Ah ! s'il est ici des parents qui m'entendent, qu'ils me permettent de leur rappeler leur devoir. Oui, parents chrétiens, faites votre examen de conscience. Ne vous êtes-vous jamais opposés au choix de Jésus sur votre fils ? Comment ? Votre fils a l'honneur d'être l'élu du Seigneur et vous n'adorez pas la volonté divine ? Vous ne l'acceptez pas avec joie, avec reconnaissance ? Aveugles que vous êtes, un prêtre dans une famille, c'est la source la plus intarissable des bénédictions divines sur elle !

Et vous, m. f., n'allez pas croire que les vocations sacerdotales vous puissent laisser indifférents. Vous vous rendez bien compte de la diminution des vocations en votre beau diocèse, diminution répétée, hélas ! en maint autre. Vous constatez vous-mêmes le défaut de prêtres. C'est là une situation qui doit susciter vos réflexions.

Que deviendriez-vous sans prêtres ? Vous l'êtes-vous jamais demandé ? Si vous n'aviez plus de prêtres, comment répondriez-vous à votre vocation qui est de vous sanctifier ? qui donc vous ouvrirait le chemin du ciel ? Il vous faut des prêtres ; bien plus, il vous faut des apôtres. Les temps sont changés, ils ont marché, avec quelle rapidité vous le savez. La civilisation matérielle a fait des bonds prodigieux en avant ; par contre, la civilisation spirituelle a reculé dans les âmes.

Il faut des apôtres pour ranimer le feu divin dans les cœurs, pour réveiller la foi dans les âmes. Facilitez donc les vocations, m. f., aidez les familles qui donnent des prêtres ; soutenez les séminaires qui vous préparent des prêtres ; soyez enfin les fidèles auxiliaires des prêtres eux-mêmes dans les paroisses ; soyez vous-mêmes des apôtres.

Je n'ignore pas, m. f., qu'ici, groupés autour de votre vénéré Pasteur, vous vous efforcez d'aider sa vigoureuse vieillesse ; je sais que, dans toutes les œuvres de vos prêtres, vous apportez le concours le plus désintéressé, le plus efficace ; je sais qu'avec la plus heureuse harmonie, avec la plus parfaite connaissance des règles liturgiques, vous savez embellir les cérémonies religieuses. Continuez ce dévouement, cet apostolat. Ne laissez pas s'éteindre le feu de votre charité. Payez toujours, si besoin est, de votre personne, comme l'illustre S. Paul, votre patron.

III

Ce n'est pas seulement la personne de S. Paul qui est transformée ; tout en lui est changé, sa parole comme ses actes, à tel point qu'on ne le reconnaissait plus.

Mais aussi, quelle bonté de la part du divin Maître ! Ecoutez-le : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Nulle menace, nulle malédiction, pas un cri de vengeance.

Jésus-Christ ne fait entendre qu'une plainte, mais sa plainte ressemble à un cri d'amour, renouvelé de celui du Calvaire : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! »

Que veut dire cette plainte ? Entendez-la bien,

m. f. : « Saul, mon fils, je t'aime, je veux ton cœur ; depuis longtemps je t'appelle, j'ai besoin de toi ; ne fais plus la sourde oreille. Pour étouffer ma voix, tu t'es lancé plus avant dans le mal. Tu sais bien pourtant que persécuter le nom chrétien, c'est me persécuter moi-même. Pourquoi me crucifies-tu de nouveau ? Saul, mon ami, mon fils, je t'en supplie, entends mon appel ! »

C'en est fait. Le Christ a parlé, le Christ a vaincu ; sa grâce a dompté la nature. Paul ne résiste plus ; son âme, illuminée, se rend à la vérité, sa parole est soumise. « *Domine, quid me vis facere ?* »

Et n'oubliez pas de le constater, m. f., la conversion de Saul est immédiate, totale et généreuse. Sans aucune arrière-pensée, il renie son passé, il sacrifie tout son avenir, il s'abandonne à la volonté du Maître, humblement, sincèrement. Ses actes continuent sa parole : « *Domine, quid me vis facere ?* »

Ce miraculeux exemple de S. Paul, aurez-vous le courage de l'imiter ? N'est-il pas vrai que souvent Jésus en a agi de la sorte avec vous ? Alors que vous repoussiez ses avances, que vous gardiez des attaches au péché, que vous méprisiez ses grâces, ses sacrements, le bon Pasteur, partant à la recherche de la brebis égarée, vous donnait mille témoignages de sa bonté.

Cherchez donc en toute votre vie, et partout vous trouverez la main de Jésus qui vous guide et vous protège. Combien de fois, de sa voix la plus persuasive, ne vous a-t-il pas appelés ?

Et vous, sourds qui ne voulez pas entendre, aveugles qui refusez de voir, vous avez méconnu le divin Maître, vous avez rejeté son appui, vous n'avez prêté attention ni à ses désirs, ni à ses conseils, ni à ses commandements.

Un jour, cependant, il vous a réservé votre chemin de Damas. Repassez vos souvenirs. Ce jour-là, il a éclairé votre âme ; comme S. Paul, vous avez vu la vérité. Votre soumission a-t-elle alors été, comme la sienne, immédiate, totale et généreuse ?

Ne lassez pas, m. f., la patience de Dieu. Ne vous laissez pas asphyxier par l'air ambiant, par l'atmosphère si délétère de nos temps actuels. Ne vous laissez pas gagner par l'indifférence qui mène à l'oubli de Dieu.

* *

Mais je m'inquiète inutilement. En ce pieux auditoire, j'aime à croire qu'il n'est personne qui veuille résister à l'appel de Jésus. S'il en est vraiment ainsi, m. f., sachez alors persévérer, sachez correspondre aux grâces dont Dieu ne cesse de vous combler ; ayez toujours présente à l'esprit cette vérité : une seule chose importe ici-bas, sauver son âme.

Votre âme arrivera au tribunal du souverain Juge avec le seul cortège de ses bonnes et de ses mauvaises actions ; rien ne vous servira, ni de votre fortune, ni des honneurs. Efforcez-vous donc toujours de comprendre l'action de Dieu sur vous, l'action de sa paternelle Providence. Ne faites jamais la sourde oreille à l'appel de Jésus, et toujours, comme S. Paul, ayez la volonté de lui répondre : « *Domine, quid me vis facere ?* Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Ainsi soit-il.

POUR LA PURIFICATION

I

LE SYMBOLISME DES CIERGES

Mes frères,

Je voudrais m'arrêter ce matin à une particularité de la cérémonie à laquelle vous venez d'assister : la bénédiction des cierges. Ce n'est là qu'un reste d'une coutume très ancienne (ve s.) en vertu de laquelle les fidèles eux-mêmes prenaient part à la procession, en portant des cierges bénits que l'on conservait ensuite dans les familles chrétiennes comme une protection. La présence des cierges en cette fête de la Purification n'est pas chose extraordinaire ou surprenante : le cierge a en effet dans les cérémonies de l'Eglise un emploi fréquent ; il figure dans toutes les graves circonstances de la vie du chrétien ; il paraît sur les fonts du baptême, il nous accompagne à la Table sainte, il brûle près de notre lit quand le prêtre nous apporte les derniers sacrements. Que symbolise-t-il donc et quel sens est attaché à sa présence dans les diverses étapes de la vie ?

I

L'usage des cierges peut avoir son origine dans une nécessité pratique. Les chrétiens des premiers siècles n'osaient guère s'assembler que la nuit, le plus souvent dans des maisons particulières, des cavernes ou des galeries anciennes, comme les Catacombes ; ils étaient en conséquence obligés de se servir de flambeaux pour célébrer les saints mystères. Ils en eurent besoin encore lorsqu'on leur eut permis de bâtir des églises, car ils les construisaient de manière à n'y laisser pénétrer que peu de jour afin d'inspirer un plus profond respect par la demi-obscurité qui régnait dans le saint lieu.

De bonne heure, cependant, l'Eglise a attaché à la lumière des flambeaux un touchant symbolisme qu'elle a consacré depuis. S. Jérôme écrit déjà : « On allume des cierges en plein jour dans les églises, non pour dissiper les ténèbres, mais en signe de joie et afin de représenter par cette lumière sensible la lumière intérieure dont le Psalmiste a parlé quand il a dit : « Votre parole, Seigneur, est un flambeau qui m'éclaire et dirige mes pas dans le chemin de la vertu. »

S. Jérôme indique ici la lumière de la foi. Le cierge symbolise encore la vraie lumière incréée, Jésus-Christ, que l'Eglise, dans son *Credo*, appelle « lumière de lumière, » et à la suite duquel nous sommes sûrs de ne pas marcher dans les ténèbres.

Mais ce que Jésus est pour nous, il veut qu'à proportion nous le soyons pour les autres : « Vous êtes la lumière du monde, » nous a-t-il dit dans le Sermon sur la montagne. (Math., v, 14). Les cierges

que dans certaines circonstances nous avons à porter nous rappellent cette obligation d'être par nos bonnes œuvres une lumière capable d'éclairer et d'édifier les autres. « Car, dit S. Léon, celui qui vit chaste et pieux, tendant à ce qui est en haut et non à ce qui est en bas, celui-là est comme une lumière céleste : par l'éclat de sa vie sainte, il indique à un grand nombre la route qui mène au Seigneur. »

Enfin le cierge, symbole du Christ par sa lumière, l'est encore par la flamme qui le consume. Il nous représente la charité du Sauveur. De même que cette flamme anéantit peu à peu la cire qui l'entretient, ainsi toute la vie de Jésus-Christ n'a servi que d'aliment à la charité qu'il nous portait. Les cierges qui brûlent nous enseignent donc que notre vie doit aussi, à l'image de celle du Sauveur, se consumer dans la charité.

Voilà d'une manière générale le symbole du cierge de nos églises. Je l'ai retrouvé exprimé dans les oraisons qui servent à la bénédiction des cierges de la Purification. Remarquez celle-ci : « Seigneur Jésus-Christ, vraie lumière qui éclairez tout homme venant au monde... répandez votre bénédiction sur ces cierges, afin que, pendant qu'ils nous donneront la lumière extérieure, la lumière de votre Esprit soit donnée intérieurement par vous à notre âme... Faites qu'instruits par la lumière du St-Esprit, nous vous reconnaissions avec vérité et vous aimions avec fidélité... Faites que, rendus dignes et enflammés du feu sacré de votre très douce charité, nous méritions d'être présentés dans le temple de votre gloire. » Voici une autre oraison où l'Eglise demande pour ces cierges l'efficacité particulière d'un sacramental : « Nous vous prions humblement de daigner bénir et sanctifier ces cierges, pour l'usage des hommes et pour la santé des corps et des âmes, soit sur la terre soit sur les eaux. »

C'est sur ces prières que se basent le respect des fidèles pour les cierges de la Chandeleur et la confiance qu'ils ont en la protection que ces objets leur assureront de la part de Dieu.

Mais le symbolisme des cierges nous apparaîtra plus instructif et plus touchant encore pendant que nous examinerons les diverses circonstances où l'Eglise les met dans nos mains.

II

Au jour de notre baptême, l'Eglise nous a remis un cierge allumé, par l'entremise de notre parrain et de notre marraine, et le prêtre a dit : « Prenez cette lumière ardente, et gardez votre baptême irréprochable ; observez les commandements, afin que, quand le Seigneur viendra, vous puissiez aller à sa rencontre avec tous les saints et que vous viviez avec lui dans la cour céleste durant toute l'éternité. »

Ce cierge ne semble-t-il pas dire au nouveau baptisé : « Tu viens de recevoir la foi chrétienne, conserve fidèlement ce dépôt ; prends garde de laisser éteindre ce divin flambeau ; marche à sa lumière dans les voies du Seigneur, afin qu'au jour de sa venue suprême, tu puisses se joindre à son cortège et le suivre au ciel. »

Quelques années plus tard, nous nous sommes avancés jusqu'au pied de l'autel pour y recevoir solennellement le Dieu de l'Eucharistie. Que signifiait alors ce cierge que nous portions avec tant de bonheur ? Il nous disait : « Enfant, tu vas recevoir ton Dieu qui est amour et lumière : il vient allumer dans ton cœur le mystérieux flambeau d'une foi vive et d'une ardente charité : il faudra le porter toujours bien haut, au-dessus des créatures et des passions, afin que leur souffle impur ne puisse l'agiter ou l'éteindre. Que le souvenir de cette rencontre avec Jésus-Christ et de ta profession de foi renouvelée brille comme un phare sur toute ta vie, jusqu'à ton entrée au port. »

Quand le jeune lévite franchit les degrés du sanctuaire, c'est un cierge à la main que l'Eglise le conduit à l'autel. Soit que cet adolescent fasse seulement les premiers pas, soit qu'il contracte les engagements irrévocables du sous-diaconat, le cierge allumé brille au-dessus de son front. « Jeune lévite, vous allez devenir la lumière du monde : il ne vous faudra pas une foi timide et tremblante, mais une foi qui brille aux yeux de tous et qui éclaire les âmes qui vous seront confiées. Vous devrez porter bien haut la lumière de cette foi divine et la communiquer le plus possible autour de vous, combattre hardiment pour la défendre, sans redouter les tracas, les injures ou les persécutions. Que votre charité répande ses bienfaits sur tous, sa miséricorde, ses prières et son pardon sur ceux qui vous maudiront aussi bien que sur vos amis. »

Il ne manque pas d'autres cérémonies où nous voyons paraître le cierge : il accompagne le dimanche, dans nos églises de France, l'offrande du pain bénit, vestige de l'usage qu'avaient les premiers chrétiens d'offrir eux-mêmes la matière qui devait servir au saint sacrifice ; le cierge, porté par la personne qui présente l'offrande, figure la foi des fidèles en Jésus-Christ, vrai pain de vie, et la charité qui doit animer tous ceux qui mangeront de ce pain. Combien devraient s'en souvenir, qui ne communient plus ou qui, tout en le faisant, ne savent pas pardonner, ne savent pas aimer leur prochain !

Lorsque nous recevons le sacrement de l'Eucharistie, au sanctuaire ou sur un lit de souffrance, il y a toujours au moins un cierge allumé, témoignage de respect rendu à Dieu selon l'ordre de l'Eglise, mais aussi symbole de la lumière qui va venir en nous et de la foi qui nous anime envers Jésus-Hostie.

Enfin, après avoir de nouveau jeté son éclat pendant que le prêtre nous apporte, avec les derniers sacrements, les consolations de la religion, quand l'heure du dernier combat est arrivée, ceux qui nous entourent placent encore ce cierge en notre main défaillante, suivant une coutume encore en usage dans certaines familles. Cette flamme figure la même foi et la même charité : elle atteste à Dieu que nous voulons mourir dans la croyance que nous avons reçue au baptême et dans laquelle nous avons vécu.

En beaucoup d'endroits, aux funérailles, parents et amis portent un cierge en accompagnant le dé-

funt ; l'Eglise prescrit à ses ministres de porter des flambeaux et d'en entourer le catafalque. N'est-ce pas pour rappeler que celui à qui on rend les derniers devoirs a été baptisé dans la foi et l'amour du Christ, qu'il y a vécu et qu'il y est mort ? Et cette pensée n'est-elle pas en même temps une grave leçon pour les vivants ?

* *

Aviez-vous réfléchi, m. f., qu'il pouvait y avoir tant d'enseignements dans un usage liturgique en apparence si insignifiant ? C'est jusqu'à notre âme que l'Eglise veut aller par ces détails ; c'est pour nous faire entrer dans l'esprit de ses fêtes qu'elle frappe nos sens par ses ordonnances rituelles. Nous aurons compris le symbolisme des cierges en la fête de la Purification si nous nous unissons à cette prière que l'Eglise adresse à Dieu en les bénissant : « Seigneur Jésus-Christ, comme les flambeaux allumés d'un feu visible chassent les ténèbres, daignez faire que nos cœurs, illuminés d'un feu invisible, c.-à-d. de la splendeur du St-Esprit, soient délivrés de l'aveuglement du péché, afin que, l'œil de notre âme étant purifié, nous puissions voir les choses qui lui sont agréables et utiles à notre salut ; afin qu'après les ombres et les dangers de cette vie, nous parvenions à la lumière qui ne s'éteindra jamais. » Ainsi soit-il.

II

LE GLAIVE DE DOULEUR

Mes frères,

Vous connaissez la suite de ce touchant récit que l'Eglise nous fait lire dans l'évangile de ce jour. Eclairé des lumières d'En-haut, le saint vieillard Siméon a reconnu, dans le pauvre petit enfant présenté au Temple, le Messie promis, son Dieu, le Rédempteur d'Israël, et il chante son ravissement, sa reconnaissance. Puis, abaissant ses yeux des hauteurs où l'avait soulevé l'Esprit divin, un nuage de tristesse vient assombrir son front vénérable ; l'avenir se dévoile à ses regards : « Cet enfant, dit-il à Marie, sera pour la ruine et le salut d'un grand nombre en Israël ; il deviendra un signe de contradiction ; quant à vous, un glaive de douleur transpercera votre âme. » (Luc, II, 34-5).

Quelles paroles angoissantes et terribles que celles-là ! Et qui donc a mérité d'entendre pareilles menaces ? Ces mots, hélas ! s'adressent à la Vierge immaculée, à la douce Mère du Sauveur, à la plus sainte créature qui fut jamais et qui, par conséquent, méritait le moins semblable châtiment. Voilà que son pauvre cœur, à partir de ce jour, va saigner, moins des épreuves qui se présenteront les unes après les autres que des visions douloureuses suggérées par l'attente certaine du fatal dénouement.

C'est donc bien au jour de la Purification que commença vraiment pour Marie la longue série des peines, des douleurs, des épreuves qu'elle devait souffrir en union avec celles de son divin Fils, pour le salut des hommes ; en ce jour son cœur immaculé reçut la première blessure du glaive mystérieux qui, 33 ans plus tard, devait transpercer son âme. Aussi, regardons-la un instant, si vous le voulez bien, nous montrant son cœur transpercé, symbole des souffrances indicibles qui furent siennes lorsqu'elle nous adopta tous pour ses enfants au pied de la croix ; notre piété filiale, notre amour envers elle ne pourront que trouver aliment et profit à cette pieuse contemplation, à laquelle semble nous inviter l'esprit de cette fête.

I

L'auteur d'une Vie de Notre-Seigneur rapporte que, lorsque Jésus fut condamné à mort et livré aux Juifs pour être crucifié, il s'éleva sur la place une si formidable clameur que la Vierge Marie, réfugiée dans une maison amie, comprit que tout était terminé ; elle se leva aussitôt et, soutenue par des mains charitables, sortit devant la porte pour attendre le lugubre cortège.

Tout se fait alors avec hâte et précipitation ; les Juifs, en effet, sont pressés d'en finir, soit qu'ils veuillent voir au plus tôt expirer leur victime, soit que le grand jour du sabbat qui commence le soir même les oblige à terminer promptement l'exécution de leur dessein.

Les rues de Jérusalem sont étroites ; la foule en proie à la passion est tumultueuse. Jésus est heurté, ballotté, le pied de la croix dévie ; tout le corps du pauvre condamné suit ces oscillations et ces contrecoups.

A la sortie de la porte aux trois baies sur laquelle on avait présenté « l'Homme : *Ecce Homo !* » la rue descend en pente abrupte pour rejoindre à angle droit la voie principale qui longeait le fond de la vallée. L'escorte qui le talonne, les huées qui l'assourdissent, l'élan donné par les princes des prêtres et les anciens qui devancent le cortège, la croix surtout qui le surplombe, le ploie et le pousse en avant ; tout cela fait que la marche de Jésus est précipitée, si bien qu'arrivé au bas de la pente, il tombe brusquement et la croix l'écrase de tout son poids.

Le sang coula, dit-on, de sa bouche et de ses narines. Il fallut un certain temps pour relever Jésus et la croix. Il était si blême, si livide, qu'un murmure de compassion éclata dans un groupe de femmes qui le suivaient. Cependant, sans pitié, on le charge à nouveau.

Le cortège tourne à gauche ; la rue est droite, sans accident de terrain, pendant quelques mètres. Les habits couverts de poussière et de sang, le Maître s'avance plus ployé que jamais. Tout à coup, devant une porte, et soutenue par quelques femmes, il aperçoit sa mère.

Elle tend instinctivement les bras, en ce geste de la mère affolée pour qui tout a disparu et ne voit que son fils. Lui, releva un peu sa tête ruisselante et rendue méconnaissable, puis il la regarda sans mot dire. Le cortège passa, emporté par un flot de huées et de poussière. Marie tendait toujours les bras, mais la silhouette tragique de son Fils avait déjà disparu dans la mêlée humaine qui l'enveloppait.

Quel regard ! Quel silence ! Il y a des souffrances qui ne peuvent s'exprimer : la parole les dénaturerait ; tout se dit d'un regard et en silence.

II

Mais ce n'était là encore que la pointe acérée du glaive qui effleurait le cœur de la Vierge, en attendant qu'elle le transperçât tout entier.

Marie a pu enfin gravir la pente du Calvaire et arriver au pied de l'infâme gibet, où déjà les groupes se sont dispersés. Quel affreux spectacle s'offre alors à ses yeux ! Est-ce bien là celui qui devait être le plus beau des enfants des hommes ? Non, ce n'est plus une figure humaine. Sa pauvre tête est douloureusement penchée en avant, rejetée par l'odieuse couronne ; les cheveux trempés de sang et de sueur tombent lourdement sur la poitrine, de longues stries rouges coulent sur les joues creusées ; la bouche entr'ouverte écarte les lèvres amincies, violettes, déjà desséchées ; les yeux sont pleins de larmes et aussi de sang : toujours ce sang, il y en a partout, il coule de partout, il en fallait tant pour effacer nos souillures, laver nos péchés !

Encore une fois, quelle horrible vision, surtout quand Marie revoit dans sa pensée l'adorable figure de l'enfant de Bethléem et de Nazareth !

Il est donné aux mères seules de retrouver dans le fils devenu homme les regards naïfs et charmants de l'enfant. Bethléem, ses terrasses, ses oliviers étagés ; Bethléem, la nuit qui s'éclaire, les anges qui chantent au-dessus du cher enfant emmailloté, les bergers qui accourent confiants. Puis c'est l'enfant qui grandit, sourit : ah ! cette bouche qu'empâtent aujourd'hui le sang et l'écume de la mort, avec quelle douceur elle a prononcé pour la première fois le nom de « mère ! »

Et voici encore les visions de Nazareth qui repassent devant elle. La Vierge revoit la petite maison cachée, l'atelier, l'enfant qui joue entre le bois et les copeaux, toute la douceur des jours heureux, dans l'intimité familiale. Et ce bonheur ineffable avait duré trente ans, jusqu'au soir où Jésus lui avait dit que l'heure était enfin venue où il se devait uniquement aux affaires de son Père. Et le départ avait eu lieu le lendemain.

Pendant les trois années de sa vie publique, c'est à peine si elle l'avait vu parfois seul à seul ; la grande mission absorbait le Messie. Son visage, hâlé par la fatigue et le soleil, était devenu plus grave. Hélas ! la divine Mère voyait déjà par avance l'ombre de la croix assombrir peu à peu ce front qu'elle avait tant baisé, alors qu'elle pressait le cher enfant sur son cœur.

Et aujourd'hui elle était, elle aussi, à l'ombre de cette croix atroce, et elle s'y tenait debout. *Stabat Mater !* Et, lorsqu'après ces souvenirs qui se précipitaient en son âme, elle voyait par quelle affreuse réalité se terminait son ancien bonheur, alors une angoisse indicible l'étreignait toute, elle chancelait presque et, dans l'obscurité du Calvaire, ses mains qui cherchaient un appui ne rencontraient toujours que la croix où mourait son Jésus !

III

Cependant le ciel se voilait de plus en plus de ténèbres inexplicables ; c'est à ce moment, au milieu du désarroi que devait naturellement causer ce phénomène, que Jésus soudainement appela sa Mère : « Femme, dit-il doucement ; *Mulier...* »

Ne nous arrêtons pas à la froideur apparente d'un mot qui, en réalité et dans la langue du pays, est un terme de respect et de vénération affectueuse : « Il appelle sa mère, dit S. Augustin, car sa tendresse de fils devait ce dernier témoignage à une semblable mère. »

Quel frémissement dut secouer le cœur de Marie ! Comme elle se rapprocha encore de la croix, collant presque ses lèvres aux membres du divin supplicié, tendant les bras en haut, et plus encore toute son âme !...

« Femme ! Mère ! c'est bien souvent le dernier appel des mourants. Ceux qui assistent, témoins attristés, aux agonies des hôpitaux, aux derniers râles des blessés sur les champs de bataille, ne sont point surpris d'entendre jaillir dans les suprêmes délires, comme un cri déchirant, ce doux nom de mère. C'est une clameur désespérée à l'être que nous avons le plus chéri ici-bas. Lorsque l'homme sent que tout va lui échapper, par un dernier instinct, il se retourne alors vers celle qui n'abandonne jamais parce qu'elle a toujours aimé, et il crie : Ma mère ! Dans cet esprit qui sombre, il n'y a plus qu'un visage qui surgit à tout le reste. Ma mère ! c'est comme une indicible espérance que cette mère réclamée franchira tous les obstacles et toutes les distances pour venir une dernière fois baiser ce front qui pâlit et ces lèvres qui meurent [1]... »

« Sainte Marie, Mère de Dieu et notre Mère, priez pour nous... à l'heure de notre mort. » Ah ! comprenons bien, m. f., la sublime beauté de cette prière ! Comme elle est faite pour nous ! Puissions-nous, dans ce dernier appel au cœur si bon de notre Mère d'En-haut, mettre tout ce que notre âme gardera encore de tendresse et de supplication.

« Mère, disait donc Jésus, celui-ci sera désormais votre fils, » et il montra Jean du regard... Tournant vers le disciple qu'il aimait ses yeux déjà voilés : « Voilà votre mère, » murmura-t-il. Puis il retomba dans un grand silence.

Ce silence devait durer plus de deux heures. Pendant ce temps, les paroles de l'auguste mourant s'enracinent comme un germe puissant dans l'âme de Marie. Elle comprend toute la singulière portée de cette parole. Sans doute, et c'est le premier vrai sens, en parlant de la sorte Jésus ne faisait que remplir le devoir d'un bon fils. Il partait, il mourait ; sa mère était là, elle restait toute seule ; il ne veut pas qu'elle demeure ainsi sans soutien et isolée.

Mais la Vierge a pénétré plus avant dans la parole de son Fils : elle comprend qu'il lui donne et lui demande davantage : selon la tradition de la piété chrétienne, elle devait, pour répondre à son Fils qui l'en priait, aimer en son nouvel enfant tous les hommes pour lesquels il mourait.

1. P. Perroy.

Et c'est précisément cette douloureuse maternité qui accomplit son œuvre pendant ces heures tragiques d'angoissant silence. De même que son Fils, du haut de la croix, embrassait de son regard divin toutes les générations, Marie, du pied de la croix, étendait l'amplitude de sa maternité spirituelle à tous les hommes, bons et méchants, justes et pécheurs, amis et bourreaux.

Mais, en même temps que s'opérait en son âme ce nouvel et cruel enchantement, son cœur était transpercé de part en part par ce glaive mystérieux que lui avait annoncé Siméon. De même que son Fils avait tendu ses mains et ses pieds aux clous, elle offrit son cœur au glaive. Nous sommes nés de cette blessure sanglante, au pied de la croix, à deux pas du larron pardonné, à côté de Madeleine la pénitente.

Et c'est peut-être un des plus grands miracles de Dieu d'avoir fait des pécheurs eux-mêmes les enfants de sa Mère, car, depuis cette heure lugubre, non seulement Marie daigne les recevoir, mais elle les cherche, elle les poursuit, les retient et leur ouvre son cœur comme le meilleur et le plus assuré des refuges : *Sancta Maria, refugium peccatorum.*

* *

Chrétiens, traitons-la donc en Mère.

Je me rappelle un beau dessin de l'artiste Abel Faivre, paru pendant la guerre.

C'est le Jour des Morts. A l'arrière-plan, les cimetières sont remplis de gens qui sont venus prier sur les tombes... Mais dans la chambre que nous représente le dessin, la mère en deuil et son petit enfant sont restés... Où iraient-ils ?... Le père a été tué à la guerre et le corps n'a pas été retrouvé.

Alors, on a paré la table comme un autel ; le portrait du papa, entouré de quelques fleurs, en est le seul ornement... Et l'enfant, les mains jointes, blotti sur les genoux de sa mère, demande :

— « Où faut-il prier pour papa, puisqu'il n'a pas de tombe ?... »

— « Sur mon cœur, mon petit. »

Nous sommes tous « les petits », les enfants de la divine Mère ; allons prier et pleurer, mais aussi croire, espérer et aimer là où elle nous appelle : sur son cœur de mère. Ainsi soit-il.

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

3
Les chemins

Ce soir, nous avons un prédicateur que nous foulons aux pieds. Il ne s'en fâche pas. Au contraire, il nous donne d'excellents conseils pendant que nous lui marchons dessus. Ce prédicateur, c'est la route, le chemin.

I. — Le grand voyage

« O homme, quand tu chemines sur les routes de la terre, songe donc au grand voyage que tu fais vers l'au-delà ! »

Que nous le voulions ou non, nous sommes ici-bas les voyageurs perpétuels vers l'au-delà. En effet, à chaque instant, à chaque seconde, à chaque centième de seconde qui passe, nous nous éloignons d'autant de notre berceau, et nous nous rapprochons de notre tombe. Impossible de nous arrêter : c'est le temps qui nous emporte et le temps ne s'arrête jamais. Nous avons beau chercher à nous rattacher à quelque chose de stable : tout ce que nous saisissons passe et s'enfuit avec nous.

Non seulement nous marchons sans nous arrêter, mais nous marchons vite, très vite, nous marchons plus rapides que l'éclair, et par conséquent nous serons bientôt au bout de notre course. L'humanité n'est qu'une multitude d'êtres courant par une course vertigineuse vers la mort ; la vie passe comme un songe. Ne songeons donc pas seulement à la vie présente, mais pensons aussi à l'au-delà qui sera éternel.

II. — Prendre le bon chemin

« Puisque tu es le voyageur perpétuel, prends au moins le bon chemin et prends garde de t'égarer, car beaucoup s'égarent. L'humanité dans son ensemble est une multitude d'égarés. »

Arriver au but, atteindre notre destinée, voilà l'affaire essentielle pour nous, car si nous l'atteignons (Dieu nous l'apprend), ce sera le bonheur éternel. Sinon ce sera un malheur éternel, irréparable.

Voilà donc l'alternative qui nous est proposée : le ciel ou l'enfer, la vie éternelle ou la mort, le bonheur ou le malheur sans mesure. Il est facile de s'égarer et de faire fausse route. C'est qu'en effet le chemin qui conduit au ciel, au premier aspect, n'attire pas : il fait plutôt peur. Ce n'est en apparence qu'un sentier étroit, rocailleux, escarpé, bordé d'épines et de précipices, conduisant à un sommet qui se perd dans les nues. L'ascension semble bien pénible, presque impossible.

L'autre chemin, celui qui conduit à l'enfer, semble, au contraire, bien attrayant : il est large, aplani, en pente douce et l'on y est emporté sans cahots par son véhicule. Il est bordé de prairies émaillées de fleurs, de bosquets aux frais ombrages, de tables appétissantes, somptueusement servies. Ceux qui le suivent chantent, dansent, festoient, sont richement vêtus et couronnés de roses.

Cela étant, on devine qu'on est beaucoup plus incliné à suivre le second chemin que le premier, si on ne regarde pas à quel terme ils aboutissent. Aussi, bien peu nombreux sont ceux qui s'engagent dans le sentier du ciel, et même beaucoup de ceux qui commencent à y marcher se lassent et se découragent vite. La plupart des hommes se précipitent comme un troupeau de moutons destinés à l'abattoir vers la voie large, et une fois qu'ils y sont engagés, bien peu reviennent sur leurs pas. Ils sont entraînés par les démons qui sont devenus leurs maîtres, par leurs compagnies ordinaires, par les habitudes contractées, par les passions devenues de plus en plus exigeantes et tyranniques. A la fin ils se trouvent sur une pente si forte et si glissante qu'il leur est impossible, sans un miracle de la grâce, de la remonter.

Ainsi se vérifie la menace de l'Esprit-Saint : « Le jeune homme ne s'écartera pas, même quand il aura vieilli, du chemin qu'il suit. » (Prov., XXII, 6). De sorte que, pour un grand nombre, leur égarement devient fatal et cause leur perte éternelle.

Oh ! craignons une si funeste erreur !

III. — La voie royale

« *O hommes, le bon chemin est un chemin descendu du ciel : c'est Jésus, Fils de Dieu, qui est venu jusqu'à nous pour nous conduire jusqu'à Dieu. C'est lui-même qui s'est appelé la voie :* « Ego sum via. » *Ayez bien soin de prendre ce chemin.* »

C'est un chemin qui vient se placer de lui-même devant nous et qui nous portera plutôt que nous n'y marcherons. C'est Jésus lui-même, mais Jésus crucifié. Pour le suivre, il faut porter sa croix : « *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.* » (Luc, IX, 23). Ce chemin, dès l'abord, paraît dur et pénible, mais rassurons-nous : en réalité c'est la *voie royale* qui mène à la gloire. Ceux qui le suivent sont des rois parce qu'ils commandent à leurs passions, foulent aux pieds le monde et ses attraits, et jouissent de la liberté des enfants de Dieu.

La croix porte ceux qui acceptent de la porter avec amour, et Notre-Seigneur change en douceurs toutes les amertumes pour ceux qui le suivent. Oh ! prenons donc notre croix et suivons Jésus. Le ciel est au bout de ce chemin.

IV. — Eviter la voie large

« *Nous pourrions te dire, ô homme, pour en avoir été témoins, les déceptions de ceux qui ont voulu suivre la voie large. Tu cours peut-être après la richesse, les plaisirs, les honneurs, et tu oublies le ciel. Crois-en notre expérience : tu t'égares.* »

J'en ai vu passer bien d'autres qui avaient les mêmes illusions que toi ; mais j'ai vu bientôt leur déception et leur désenchantement.

J'ai vu passer tous les vices ; mais ensuite j'ai vu passer le châtiment.

J'ai vu passer l'orgueilleux, fier, hautain, dédaigneux ; mais, peu après, je l'ai vu bien humilié, anéanti dans son cercueil.

J'ai vu passer le riche intéressé, l'avare courant à de nouveaux gains, à de nouveaux bénéfices, mettant Dieu de côté pour ne penser qu'à son coffre-fort, à ses domaines, à son bétail ; mais je l'ai vu repasser aussi, les mains vides, quand on le portait au cimetière.

J'ai vu passer ces véritables voleurs que sont les violateurs du dimanche ; et je les ai vu repasser appauvris, ruinés, vérifiant la parole du saint Curé d'Ars : « Je connais deux moyens infaillibles pour s'appauvrir : voler et travailler le dimanche. »

J'ai entendu les blasphèmes, auxquels ont succédé le tonnerre, les accidents, les fléaux, les malheurs qui les châtiaient.

J'ai vu passer la danseuse, la décolletée, l'étourdie courant à ses amusements coupables, allant tendre ses pièges pour prendre l'imprudent jeune homme ; j'ai entendu ses propos lascifs, ses chansons licencieuses ; mais je l'ai vue repasser, fille déshonorée, montrée du doigt et évitée comme un torchon sali, comme une ordure du chemin. Je l'ai vue également, si elle a réussi dans ses plans, épouse méprisée, maltraitée, pleurant, découragée, malheureuse. Enfin je l'ai vue passer dans son cercueil, défigurée, tombant en pourriture, dévorée par les vers. Quelle fin !

Et la pauvre âme des pécheurs dont j'ai vu porter le corps au cimetière, où est-elle ? Peut-être dans l'endroit où l'on redit éternellement, mais en vain, cette parole de regrets : « *Ergo erravimus.* Nous nous sommes donc égarés. » (Sap., V, 6). Oh ! ne nous exposons pas à devoir la répéter. Quittons bien vite la voie large si nous la suivions, et prenons courageusement, à la suite de Jésus, la voie étroite qui mène au ciel.

4
Les champs cultivés

Ce soir, nous entendrons un beau prédicateur que nous aimons à contempler au printemps et en été : les champs cultivés.

I. — Le champ des ames

« *O homme qui nous regardes, comprends que c'est par le travail que nous nous chargeons de riches moissons. Travaille-nous donc, mais travaille surtout d'autres champs qui peuvent donner une meilleure récolte que nous : les champs des âmes, de ton âme d'abord et ensuite des âmes dont tu as la charge.* »

O homme, le travail est ta vocation. Dieu avait placé Adam au Paradis terrestre « *ut operaretur et custodiret illum,* pour le garder et le travailler. » (Gen., II, 15). Aussi que produit le champ du paresseux ? « Je l'ai traversé, dit le Sage, et il était tout rempli d'orties. » (Prov., XXIV, 30).

Mais il y a d'autres champs que ceux des plaines et des coteaux, des champs mille fois plus féconds que ceux de la terre, des champs qui portent des fruits pour le temps et pour l'éternité : ce sont les champs des âmes. Tout homme doit cultiver le champ de son âme, et aussi des âmes dont il est chargé.

C'est là son *premier et plus important* travail. Comparées à lui, toutes les autres occupations ne sont que des amusements, des enfantillages.

Ce travail doit être un travail *de tous les jours.* On ne le réussit qu'autant qu'on s'en occupe sérieusement. Mais, hélas ! comme il est habituellement négligé ! Le cultivateur s'ingénie, se fatigue pour obtenir de ses terres les meilleurs rendements possibles. Mais où sont ceux qui s'efforcent de faire porter un fruit abondant au champ de leur âme et aux champs des âmes dont ils sont chargés ? Les parents ont-ils ce souci pour l'âme de leurs enfants ? Aussi quelle misère et quelle responsabilité !

II. — La culture de l'ame

« *Pour nous faire produire une belle récolte, on nous a défrichés, labourés et binés, puis engraissés et au besoin arrosés. Voilà aussi ce qu'il faut faire,*

ô homme, dans le champ de ton âme et des âmes des tiens. »

1° *Défricher.* — Le péché originel a laissé dans ton âme le germe de la triple concupiscence : le penchant à l'amour déréglé des plaisirs, des richesses, des honneurs. Ensuite, tes fautes personnelles ont développé ces germes et ont fait pousser de mauvaises plantes avec de solides racines : les défauts, les vices.

Tes enfants sont nés dans les mêmes conditions que toi. Il faut absolument défricher, c.-à-d. arracher jusqu'aux racines les mauvaises herbes de l'orgueil, de l'avarice, de l'impureté, de la jalousie, de la rancune.

2° *Labourer, biner.* — Ensuite, il faut labourer, émietter la terre, pour la rendre apte à recevoir la semence. Le terrain trop dur des âmes s'émiette, se brise par le repentir et la mortification.

3° *Engraisser.* — Pour bien cultiver, il faut aussi employer les engrais : l'engrais naturel qui est le fumier, les engrais chimiques qui le complètent. O homme, sers-toi aussi du fumier de tes péchés pour reconnaître ta misère, t'humilier, te défier de toi-même, t'exciter à la reconnaissance envers Dieu qui t'a attendu, supporté, pardonné, réhabilité, et à la ferveur pour réparer le temps perdu. Emploie aussi les engrais chimiques : la communion, l'oraison.

4° *Arroser.* — Enfin, le travail de la culture des âmes demande un abondant arrosage. On arrose l'âme en faisant tomber du ciel la pluie de la grâce par une fervente et féconde prière.

III. — La bonne semence

« *Pour avoir une belle moisson, ô homme, tu emploies de bonnes semences. Prends aussi de bonnes semences pour les confier au champ de ton âme et au champ des âmes des tiens.* »

La première condition, en effet, pour bien récolter, c'est d'avoir de bonnes semences. Si on sème des orties, on ne récolte pas du blé ; si on sème des grains malades, la récolte sera nulle.

O homme, dépose donc dans ton âme et dans celle des tiens la bonne semence. Et cette semence, ce sera la parole de Dieu. Notre-Seigneur lui-même nous l'apprend : « *Semen est verbum Dei.* » (Luc, VIII, 11).

C'est la parole de Dieu qui nous donne les idées, les manières de voir de la foi. Et c'est de ces dernières que dépend notre vie. Si nous avons les idées de la foi, nous ferons les œuvres de la foi, tandis que si nous avons les idées du monde, nous imiterons les idées du monde qui ne vivent que pour la vie présente, et nous ne ferons rien pour notre éternité. Notre âme sera un champ stérile.

Et plût à Dieu qu'il ne fût que stérile ! Avec les idées du monde, nous porterons de mauvais fruits, des péchés qui sont des fruits de mort et de damnation.

IV. — La belle moisson

« *Pour que le champ cultivé produise une riche moisson, le travail et la bonne semence ne suffisent pas. Il faut un temps favorable, la pluie et le soleil dans une juste mesure. Il faut aussi que la récolte ne soit pas contrariée ou détruite par la gelée, la grêle, les maladies, les souris, les sauterelles, le bétail, la malveillance des mauvais voisins ; il faut que la bonne semence ne soit pas mélangée avec l'ivraie. Il faut tout cela aussi pour que le champ de ton âme te donne une belle moisson.* »

Pour les champs, il faut la bénédiction de Dieu, qui envoie à propos la pluie et le soleil. Pour les champs des âmes, il faut aussi l'aide du ciel sans lequel on ne peut absolument rien et sans lequel notre travail serait absolument inutile. Il faut mériter et demander cette aide du ciel.

Il faut préserver le champ de son âme de tout ce qui peut y ravager ou détruire la moisson : il faut le préserver d'abord du péché qui est comme la gelée, la destruction de la récolte. Après le péché mortel, il ne reste pas un fruit vivant dans l'âme. Il faut craindre même le péché véniel qui, comme les souris, les sauterelles, fait plus ou moins de dégâts. Il faut craindre tout ce qui conduit au péché : ce qui amène les animaux destructeurs dans le champ. Il faut le garder contre le bétail des voisins, c.-à-d. préserver l'âme des scandales du monde, des mauvaises compagnies, des romans, des spectacles, des cinémas licencieux et autres dangers.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

X

3e Dimanche après l'Epiphanie

LA LÈPRE ET LE PÉCHÉ

Le Sermon sur la montagne, où Jésus avait proclamé les huit Béatitudes, venait de donner un saisissant résumé des enseignements de notre Sauveur. Les foules avaient admiré l'autorité avec laquelle il avait parlé. Ce n'était pas seulement la doctrine d'un sage qu'elles avaient entendue, c'étaient aussi les affirmations d'un maître qui s'imposaient à elles. Toutefois, les discours ne suffisaient pas encore : pour entraîner l'adhésion des esprits sans laisser place au doute, il fallait des miracles éclatants. L'occasion du premier se présenta bientôt. Arrêtons sur lui nos réflexions pendant quelques instants.

I

Comme Jésus était descendu de la montagne, suivi par une multitude avide de l'entendre, voici qu'un lépreux se présenta à lui en lui disant : « Seigneur, si vous voulez vous pouvez me purifier ». Dans la nature de la lèpre il y a déjà un enseignement.

La lèpre vient d'une corruption générale des humeurs ou d'un oubli des lois de l'hygiène. Sa présence se manifeste par des taches blanches et serrées, bientôt des ulcères se forment, puis peu à peu les chairs tombent en lambeaux. C'est aussi le propre de la lèpre de se transformer facilement en épidémie. Son principe contagieux se communique avec une extrême rapidité par le toucher ou l'odorat ; le souffle même du lépreux peut devenir funeste. Aussi

à peine ce fléau a-t-il fait son apparition que les soins les plus minutieux sont pris pour isoler ceux qui en sont atteints. On a soin de se tenir à distance des lépreux et on les renferme dans des endroits écartés. La loi juive, dont Dieu était l'auteur, avait, pour mieux éviter la contagion, fait des rapports avec les lépreux une question de religion. Ceux-ci, quand le mal les avait atteints, étaient examinés par un prêtre, puis déclarés impurs. Ils devaient alors séjourner hors des villes et des villages, s'avancer tête nue, les vêtements décousus, le visage voilé, en criant qu'ils étaient contaminés. On ne pouvait les toucher sans contracter leur impureté légale, et eux-mêmes, s'ils avaient le bonheur de guérir, devaient se présenter de nouveau au prêtre et offrir un sacrifice pour avoir le droit de reprendre leur place dans la société. On comprend alors pourquoi le lépreux de l'Evangile disait en parlant à Notre-Seigneur : « Si vous voulez, vous pouvez me purifier. »

La lèpre est l'image d'un mal beaucoup plus affreux qui s'attaque à l'âme : le péché. Sans doute, la comparaison n'est pas entièrement exacte, car tandis que celle-là ôte lentement et par degrés la vie du corps, celui-ci, par un seul acte, donne la mort à l'âme. Cependant, sous un autre point de vue, considéré comme engendrant des habitudes mauvaises qui aboutiront à l'endurcissement et rendront la conversion plus difficile, le péché, lui aussi, est une gangrène qui exerce progressivement ses ravages.

Il tire son origine du dérèglement de la volonté ou d'une faiblesse qui a négligé de prendre les précautions voulues pour éviter les occasions et résister aux tentations. Au début, le remords se fait sentir, on est honteux de ses fautes ; puis, peu à peu, on devient insensible, on s'habitue, on se complaît dans son triste état. Plaise à Dieu que le pécheur ne devienne pas contagieux, c'est-à-dire scandaleux, en entraînant dans sa déchéance les âmes pusillanimes qui se laisseront gagner par ses exemples et ses invitations !

Extérieurement il vit, agit comme tout le monde ; en réalité il est mort, semblable à un cadavre en putréfaction ; il est un objet d'horreur pour Dieu, les anges et les saints.

II

Le lépreux de l'Evangile n'ignorait pas que son seul espoir de salut résidait en Jésus. C'est ce qui rendait si ardente sa prière. Emu par cette foi, Notre-Seigneur l'exauça. Etendant la main, il le toucha en un geste plein de sympathie et lui dit, comme lui faisant écho : « Je le veux, soyez purifié. » Et il ajouta : « Gardez-vous d'en parler à personne, mais allez vous montrer au prêtre. » Cette défense peut paraître étrange, mais la raison la plus plausible semble en être que Jésus voulait éviter par là l'enthousiasme trop ardent et trop peu surnaturel du peuple à son égard. Le commandement d'aller trouver le prêtre s'explique si l'on se rappelle les prescriptions de Moïse.

L'âme qui a commis le péché mortel et s'est ainsi détournée de Dieu ne peut se réhabiliter que par un secours divin. Il faut une action puissante de la grâce et, on peut le dire, un véritable miracle, pour qu'elle s'oriente à nouveau vers la fin dernière qu'elle avait méprisée.

Le coupable, s'il veut changer de vie, doit donc tout d'abord recourir à Notre-Seigneur par la foi et le repentir. Au besoin, il doit demander, par une prière fervente, ces dispositions. Et, comme le lépreux, il lui faut aller trouver le prêtre. C'est ici que se montre la supériorité du sacerdoce chrétien sur celui de l'Ancien Testament : avant Jésus le prêtre ne faisait que constater la guérison sans la produire ; maintenant, revêtu qu'il est de la puissance divine, il prononce les paroles qui rendent la vie : « Je t'absous de tes péchés. »

Malheureusement, il arrive trop souvent que les habitudes mauvaises ou les passions, enracinées dans notre âme, exercent sur elle une tyrannie à laquelle il est difficile de résister. Elles sont comme un principe morbide, dont on peut bien, pour un temps, supprimer les manifestations locales, mais dont les symptômes reparaissent bientôt.

Ici encore, c'est en Jésus qu'est le salut. Livrés à nos seules forces, nous resterons impuissants. Avec lui, nous pouvons tout. S'il ne nous donne pas d'un seul coup la victoire complète, c'est pour nous affermir dans l'humilité et nous laisser le mérite de la lutte. Mais il est toujours prêt à nous accorder, à chaque instant, les secours que demandent notre faiblesse et nos tentations. Il suffit pour cela que nous l'en priions en toute humilité et confiance ; cela, du moins, est à la portée de tous.

* *

Le lépreux et le centurion mis en scène dans l'évangile d'aujourd'hui nous donnent l'exemple. Point n'est besoin de longues formules ; une courte oraison jaculatoire pleine de foi, analogue à celles qu'ils ont proférées, sera, le nom l'indique, un trait qui pénétrera les cieux et touchera sûrement le cœur de Dieu. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

XXXIV

LE SENTIMENT DU DEVOIR

La vie chrétienne est une vie de prière d'abord ; pour avoir son expansion parfaite, elle doit être aussi dominée par le *sentiment du devoir*.

I

Le devoir, quel beau mot ! Mais ce mot, on ne le comprend plus guère. Combien passent leurs jours sans avoir jamais eu l'idée du devoir, ou, sous l'influence d'habitudes coupables, en ont perdu toute notion ! Quand on parle devant eux du devoir, des obligations qu'il impose, de la noblesse qu'il revêt, ils ne savent ce que cela veut dire : pour eux le devoir est un terme qui n'a plus de sens. Et cependant rien de plus impératif que le devoir. Dès que le cœur et l'intelligence commencent à s'épanouir, il s'attache à la vie comme l'ombre s'attache au

corps ; et, à moins de vouloir mener une existence pareille à celle des animaux sans raison ni conscience, nous ne pouvons pas échapper aux obligations que le devoir nous dicte.

Dans cette belle saison de la vie qui se nomme l'adolescence, il faut estimer son devoir : petit ou grand, apprécié ou méconnu, le devoir a un caractère sacré. Quand on aime à se dire : « Cela est mon devoir, je le ferai ; cela est contre mon devoir, je ne le ferai pas, » on se grandit, en même temps qu'on fait preuve d'une volonté énergique. Qu'il s'agisse de choses qui plaisent ou de choses qui répugnent, du moment qu'elles composent notre devoir, nous ne pouvons agir contre elles. Il faut toujours mettre son bonheur dans la conscience du devoir accompli et aimer par-dessus tout son devoir, fût-il terne et froid, dénué de prestige, comme il l'est presque toujours.

Le devoir ! Une jeune fille qui ne se laisse pas diriger par cet idéal livre tout au caprice, à la vanité, et ne recueille souvent dans la vie que déceptions amères ; quelquefois même elle fait des chutes lamentables. Au contraire, lorsque sa vie est dirigée par le devoir tel que la foi le révèle, ce n'est pas seulement le passé de sa famille, le point d'honneur, le respect de soi-même qu'elle garde jusque dans ses habitudes journalières ; mais elle est belle aux yeux de Dieu, mais elle se prépare une moisson de mérites d'autant plus abondante qu'elle y joindra la pratique de l'humilité et qu'elle dira : « Seigneur, je ne suis qu'une ouvrière inhabile, je n'ai fait que ce que je devais. »

II

Le devoir nous suit partout avec ses *lois imprescriptibles*. Nous avons des devoirs à remplir envers Dieu ; ce sont les premiers et ils réclament de notre part une vigilance et une générosité toujours actives. Nous avons des devoirs à remplir envers nos familles, et ils se résument dans le respect et la soumission. Nous avons des devoirs à remplir envers nous-mêmes, soit pour nous protéger contre les souillures du mal, soit pour être fidèles à la tâche qui nous incombe. Quelque modeste que soit notre condition, nous ne pouvons pas échapper au devoir. Chaque état a le sien, comme chaque fleur a ses nuances et son parfum.

Le devoir a ses *rigueurs*. Lui obéir toujours, même quand il nous coûte ; s'adonner à la prière, à l'accomplissement de son travail, viser le progrès spirituel, quand il serait plus commode de s'abandonner au courant de la vie indifférente ou mondaine ; apporter par devoir, dans les relations avec le prochain, l'esprit de charité et d'indulgence, cela demande des efforts constants et pénibles, des sacrifices qu'il faut renouveler chaque jour. Pour peu qu'on s'abandonne à ses propres forces dans cet exercice laborieux, la lassitude vient vite et on se décourage bientôt.

Aussi bien le devoir n'a pas seulement ses rigueurs, il a encore ses *ennemis*. Ils viennent de notre nature même qui, si peu qu'elle ressente de gêne, se détourne facilement de la bonne voie. Notre corps est un compagnon inséparable, mais perfide et dangereux ; et trop souvent nos passions mettent le désordre dans les facultés de notre âme. Ici encore, si nous voulons résister au courant, il faut faire appel à toutes les énergies de notre être.

Et qui donc dans la vie n'a pas à supporter ces sortes de combats ? Ah ! si les vérités de la religion avaient une vertu consolante pour ceux-là seuls qui n'ont à souffrir ni tentations ni travaux, elle n'aurait plus qu'à s'envelopper dans ses ailes d'anges et à retourner au ciel d'où elle est descendue ; mais ses réconforts s'adressent surtout à ceux qui savent se gêner et se contraindre pour accomplir leur devoir sans s'inquiéter des habitudes du monde, à ceux qui mettent leur conscience à l'abri des séductions du mal et de tous les périls dont il est la source. Faites bien ce que vous faites et ce que vous avez à faire, faites-le sans vous lasser et chaque jour un peu mieux ; au bout de tout cela, ce sera le ciel et ses récompenses.

* *

Aimons notre devoir par-dessus tout, soit qu'il nous impose de prendre part aux soins d'un ménage ou au labeur des champs, soit qu'il nous commande de diriger sur un tissu notre aiguille laborieuse. Le charme le plus doux qu'il renferme, c'est qu'il nous est tracé par un Dieu infiniment bon. Sachons profiter jalousement du don inestimable que Dieu nous a fait en nous assignant notre tâche quotidienne, et gardons-nous de gaspiller ce qui peut nous mériter un jour un trésor infiniment précieux.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I

POUR DES NOCES D'OR

Ce serait, il me semble, vous connaître bien peu, cher Monsieur et chère Madame, que de croire que le motif qui vous amène aujourd'hui au pied de cet autel soit autre qu'une pensée de foi, qu'un profond sentiment de gratitude. A l'occasion du cinquantième anniversaire de votre mariage, vous avez voulu cette solennité ; et vous êtes venus, entourés de vos enfants et de vos petits-enfants, de vos autres parents et de vos amis, dire à Dieu, l'Auteur de tout bien, votre plus reconnaissant merci pour toutes les bénédictions qu'il lui a plu de vous accorder.

Que vous avez raison ! Car, manifestement, Dieu a été pour vous particulièrement bon.

Nos pères, qui étaient des gens de foi, disaient volontiers qu'avant d'être célébrés sur la terre, les mariages étaient écrits au ciel. En effet, c'est Dieu qui fait les mariages heureux. Par un concours d'événements que sa Providence fait naître, il pousse un jeune homme et une jeune fille à la rencontre l'un de l'autre ; il incline ces deux cœurs l'un vers l'autre ; il dispose les circonstances de telle façon qu'après s'être connus et estimés, ce jeune homme et cette jeune fille se plaisent et s'aiment à ce point d'unir leurs deux existences pour n'en faire plus qu'une seule.

C'est ce qui se passa pour vous, il y a cinquante ans écoulés ; et c'est ce qui vous amena, Madame, de A... à B... Vous apportiez ici la grâce de vos